



« En thérapie », une série qui démocratise la psychanalyse ?

En Thérapie est une série télévisée française créée par Eric Toledano et Olivier Nakache et diffusée sur Arte début 2021. Libre adaptation de la série israélienne BeTipul de Hagai Levi, En Thérapie fait pour la première fois de la psychanalyse en tant que telle l'objet d'une série.



Carnet Psy : C'est la première fois en France qu'on entre dans un cabinet d'analyste et que la psychanalyse devient, en tant que telle, l'objet d'une série. Cette médiatisation de la profession est-elle une bonne nouvelle ?

D'un côté c'est une bonne nouvelle. Finalement il y a eu un écho retentissant de cette série comme si au moment où nous sommes condamnés à des relations virtuelles du fait de la pandémie, voir une série qui montre deux êtres qui se rencontrent vraiment, en corps, procurait une émotion et faisait valoir la valeur irréductible de la rencontre. Je pense que cet engouement a à voir avec l'état de manque dans lequel nous plonge cette pandémie qui nous prive de rencontres et de la parole sans la médiation technologique. Ensuite, je pense que le succès de la série est d'avoir contextualisé les épisodes dans le cadre des attentats qui ont fait trauma en France en 2015 et qui ont eu des répercussions en chacun, où que l'on vive.

Carnet Psy : Mais peut-on pour autant parler de psychanalyse en ce qui concerne cette série ?

Malgré les références à Lacan et Freud dans la version française, il n'y a pas véritablement de rapport à l'inconscient dans cette série. Le titre de la série américaine *In treatment* a été traduit par *En analyse* et donc je me suis interrogée sur ce choix de traduire *In treatment* par « en analyse » alors que ce qui nous est montré est de l'ordre d'une psychothérapie bien plus que d'une analyse : il n'y a aucune référence au rêve, aucune référence au rapport à la parole véritablement inattendue ou à l'inconscient. J'ai été étonnée de voir qu'il n'y a pas eu un travail de réinvention de la situation analytique dans la version française par rapport à la série américaine. Donc il me semble important de pouvoir dire aussi que la psychanalyse, ce n'est pas cela.

Carnet Psy : En même temps, les spectateurs et la critique ont souligné la singularité de l'écoute du psychanalyste, Dr Dayan, qu'en pensez-vous ?

Oui, il y a cette écoute bienveillante, qui ne juge pas, qui accueille. Mais ce qui est paradoxal, c'est que c'est une écoute très empathique qui produit des effets inverses à ceux qui sont attendus. Cette écoute, est-ce qu'elle produit véritablement un allègement de l'angoisse ou un questionnement subjectif sur les symptômes ? Est-ce qu'elle introduit le patient à un intérêt pour sa propre parole, pour ses rêves, etc. ? Cette écoute semble engendrer beaucoup d'agressivité. Par exemple, avec le second patient qui est le policier, on a affaire à un déchaînement d'agressivité qui est pénible à voir, on ne peut pas envier la position du psychanalyste, véritable bouc-émissaire de l'autre.

Carnet Psy : Plus Dayan se montre bienveillant avec ses patients, plus il est la cible de leur agressivité, comment comprendre ce paradoxe ?

C'est ce que je trouve réussi paradoxalement dans la série. Elle montre une situation qui suscite une grande violence du côté de ses patients, comme si quelque chose de la pulsion venait à se déchaîner au lieu de se symboliser. Nous voyons là un psy maltraité et malmené par ses patients, comme si sous couvert de faire une analyse, ce qui se produisait était plutôt de l'ordre d'un règlement de compte. Or la demande d'analyse et de psychothérapie a à voir avec la souffrance. Le sujet s'adresse à un psy parce qu'il a besoin de rencontrer enfin un autre qui soit à même de l'aider à se sortir d'une impasse existentielle. Il ne vient pas pour agresser son analyste, mais pour parler de lui à son psychanalyste, pour témoigner plus précisément de tout ce qu'il n'arrive pas à comprendre dans ce qui lui arrive dans sa vie. Dans mon livre sur la série américaine, que j'ai intitulé *In Treatment, lost in therapy* (PUF, 2013), je me suis beaucoup appuyée sur ce que dit Lacan de l'agressivité dans

L'agressivité en psychanalyse (Ecrits, 1948). C'est un affect qui a intéressé Lacan au début de son enseignement. L'agressivité en psychanalyse, c'est une dimension qu'il a reconnue comme pouvant surgir du côté du patient et aussi du côté du psychanalyste. Ce qu'il en dit, c'est que lorsqu'elle surgit, l'agressivité indique que le psychanalyste n'est pas à la bonne place dans son écoute, il est dans une place de rival, d'alter ego, de concurrent et on a davantage affaire à une lutte qu'à une écoute qui conduirait à une découverte de soi. En termes lacaniens, il s'agit finalement de distinguer le petit autre, l'autre imaginaire, cet alter ego qui est aussi un rival, avec lequel le sujet peut être pris dans une relation imaginaire, et l'Autre symbolique, qui est l'Autre véritable que doit incarner le psychanalyste, de façon à faire surgir le sujet de l'inconscient par-delà le moi.

Carnet Psy : Dans votre ouvrage vous vous montrez sévère avec la psychothérapie. Vous allez jusqu'à dire que c'est le face-à-face en tant que tel qui produit des effets indésirables, le déchainement de l'agressivité et l'enlisement des cures. Cette interprétation est loin de faire l'unanimité. Pouvez-vous développer cela ?

Je dirai plutôt que la série m'a éclairée sur une phrase de Lacan que je trouvais sévère sur la psychothérapie. Lacan dit dans *Télévision* que « même si elle peut produire un certain bien, la psychothérapie même d'inspiration analytique finit par conduire au pire ». Je me suis interrogée en me demandant pourquoi il disait cela ... Et je trouve lorsqu'on regarde la série américaine, on voit en effet comment l'issue d'une psychothérapie peut être désastreuse, lorsque le sujet ne se voit pas véritablement entendu par-delà ce qu'il dit, et qu'à la place, il rencontre quelque chose de l'ordre du conseil, de la suggestion, de l'imposition d'un idéal de vie et finalement d'une norme. Lorsque Lacan parle du côté dangereux de certaines psychothérapies, il veut indiquer aussi que c'est dans la psychothérapie que le psy se positionne comme un maître, parce qu'il se positionne comme une espèce de coach qui au nom de ses idéaux à lui, de sa normalité, de sa santé mentale à lui s'autoriserait à trouver des solutions pour l'autre. Le psychothérapeute qui parle trop et qui finalement recouvre la parole du patient de la sienne est bien plus apparenté à un maître que le psychanalyste qui reste silencieux en laissant le sujet découvrir lui-même le sens caché de ses paroles.

Carnet Psy : Donc que manque-t-il à Dayan pour que les psychothérapies qu'il mène puissent être qualifiées de psychanalytiques ?

Le problème de cette série, c'est qu'elle situe la rencontre avec le psy sur un registre purement duel. Ensuite, elle témoigne d'une relation qui prend son repère dans le rapport à la réalité et non pas dans le rapport à la vérité du sujet. Donc ce qui manque, c'est une troisième dimension totalement absente ici et difficile à représenter à l'écran qui est la

dimension de l'inconscient qui pourrait surgir par exemple à travers des moments plus oniriques si les réalisateurs avaient fait le choix de donner une place au rêve ou à l'angoisse, ce qui existe au cinéma - dans les films d'Hitchcock comme *La Maison du Dr Edwards*, ou encore *Marnie* par exemple. Pour faire résonner la dimension psychanalytique, il faut sortir de la transparence à soi-même, faire apercevoir une sorte d'énigme sur soi-même, soi-même comme un Autre en somme. Le film de David Lynch *Mulholland Drive* me semble beaucoup plus à même même rendre compte de l'inconscient, à cet égard que la série *En analyse*. Dans ce film étrange, on a affaire à un long rêve qui est aussi un cauchemar, celui de Diane Selwyn qui a perdu son identité et ne sait plus comment sortir de l'impasse qu'est devenue son existence.

Carnet Psy : Dans le cabinet du Dr. Dayan, les patients proviennent d'une grande diversité de milieux sociaux. Quelle importance accordez-vous à cette image d'une psychanalyse ouverte à tous ?

Effectivement on peut reconnaître à cette série le mérite de démocratiser l'expérience de l'analyse et de montrer que n'importe qui peut faire cette expérience à partir du moment où il le désire vraiment, où il se questionne profondément sur ce qui lui arrive, à partir du moment où il croit aussi qu'un autre peut l'aider à en savoir un peu plus sur lui-même. Ce côté démocratisation de la psychanalyse à travers ce qui donne à voir ce qui est censé être secret et caché à la vue, c'est le côté sympathique de la série.

Carnet Psy : Pour finir, il est beaucoup question des attentats de 2015 dans la série. Comment avez-vous compris le choix de mettre en relation la psychanalyse et les attentats ?

On aurait pu attendre de Toledano et Nakache qu'ils traitent de la question du traumatisme de façon un peu plus concrète et profonde. Cette question du traumatisme psychique est aussi le point de départ de la psychanalyse pour Freud. D'abord le traumatisme sexuel des hystériques puis ensuite les traumatismes de guerre après la Première Guerre mondiale. Donc je trouvais que c'était une excellente idée de partir de ce qui a fait trauma dans cette année 2015 qui a marqué une cassure, qui a fait trou vraiment pour chacun et qui a laissé en chacun une marque ineffaçable. C'est bien la définition freudienne du traumatisme. C'est une expérience de forçage qui laisse une marque qui ne subit pas l'usure du temps et en même temps dont le sujet ne parvient pas à parler. Le livre de Ph. Lançon *Le Lambeau* qui est une véritable traversée subjective et un retour du monde de l'enfer du côté des vivants nous en dit davantage sur ce que peut être l'expérience d'une analyse quand on cherche à revenir d'un traumatisme psychique que cette série. C'est une analyse que j'ai développé dans mon dernier livre sur *Céder n'est pas consentir* (PUF, 2021). Là il s'agit d'inventer une

langue, des mots pour nommer ce qui a été vécu d'une façon telle que la langue du sujet en a été coupée. Après un traumatisme, il s'agit de trouver le chemin pour renouer avec le monde des mots, dans une langue à soi.

Clotilde Leguil